

ici une tâche à remplir et tu m'y aideras, car tu m'appartiens : je veux sauver Mlle de Simaise et son frère.

— Ah ! madame, je vous servirai en cela avec d'autant plus de zèle, que, moi aussi, je voudrais que Mlle Henriette pût s'échapper de cette maison.

— Dis-tu la vérité ?

— Oui, madame ; et ce n'est pas ma faute si elle ne s'est pas enfuie ce matin. Tout était arrangé avec le valet de chambre.

— C'est bien ; nous verrons ce que nous aurons à faire.

— Je suis prête à vous obéir en tout, madame.

— J'y compte. Sais-tu dans quelle rue tu as laissé l'enfant ?

— Oui, madame, rue de Bretagne.

— Avait-elle quelque chose qui pût la faire reconnaître un jour ?

— J'ai laissé à son cou la petite médaille d'or.

— Oui, oui, je me souviens.

— Puis j'avais attaché à la couverture un billet.

— Qu'y avait-il sur ce billet ?

— Ces quelques mots :

“ Elle s'appelle Charlotte et elle a trois ans et demi.”

Et puis, vous savez, madame, elle avait un grain de beauté.

— Oui, sur l'épaule, comme sa mère. Ah ! si elle n'est pas morte, fût-elle au bout du monde, je la retrouverai !

Elle ajouta d'une voix sourde :

— Malheur, malheur à toi, Adriano Zacharetti !

Le baron de Simaise était impatient et étonné de ne pas voir revenir Dorothee, amenant la comtesse Carini. Ne voulant pas laisser Henriette seule, même une minute, il se décida à sonner.

Ce fut Frédéric qui parut.

En voyant le fidèle serviteur du marquis de Chamarande, le baron eut une forte tentation de lui sauter à la gorge ; mais il sut se contenir et, avec beaucoup de calme, il lui dit :

— Voyez donc, je vous prie, où est Mme Clagerman.

Cette dame Clagerman, une Allemande, était une seconde geôlière d'Henriette, chargée de remplacer Dorothee dans ses fonctions quand celle-ci, pour cause quelconque, était obligée de s'éloigner de la prisonnière.

— Mme Clagerman est sortie depuis deux heures, répondit Landry.

M. de Simaise fronça les sourcils. L'absence de l'Allemande lui semblait étrange. Il regarda fixement Landry, voulant lire au fond de sa pensée ; mais l'ancien mousse ne broncha pas. Toutefois, il comprit que le baron se désiait.

— C'est bien, fit le baron d'un ton rogue, envoyez-moi Julie, la femme de charge.

Au bout de quelques minutes Julie se présente.

C'était une brave femme, sans malice, très compatissante, et qui s'était prise d'une grande amitié pour Henriette.

— Mme Julie, dit le baron, vous allez tenir compagnie à mademoiselle pendant quelques instants.

— Tant qu'il plaira à monsieur le baron.

De Simaise prit la servante à part et lui dit tout bas :

— Mademoiselle est souffrante, agitée ; ne la quittez pas d'une seconde, et surtout empêchez-la de sortir.

— Monsieur le baron sera obéi, répondit la femme de charge.

M. de Simaise sortit de la chambre et descendit rapidement au rez-de-chaussée. Il se disposait à entrer dans la chambre de Raoul lorsqu'un domestique l'aborda.

— Monsieur le baron, dit-il, il y a là un abbé qui désire vous voir à l'instant.

— Un abbé ? fit le baron étonné.

— Il apporte, prétend-il, des nouvelles d'un monsieur que vous attendez.

— Faites entrer dans mon cabinet, dit le baron, devinant alors qu'il s'agissait de Carini.

Un instant après il était en face de l'abbé.

— Vous venez de la part de M. le comte ? demanda-t-il.

— Oui, monsieur le baron, répondit l'abbé d'une voix mielleuse et avec un accent italien très prononcé.

— Pourquoi n'est-il pas venu lui-même ?

— Eh ! mon cher associé, répondit l'homme en soutane et en changeant de ton, me reconnaissez-vous maintenant ?

— Carini ! exclama le baron. Recevez mes sincères compliments, mon cher comte ; c'est merveilleux ! Eh bien, quelles nouvelles ?

— Nouvelles excellentes.

— Ah !

— Nous tenons Jean de Chamarande.

— Vrai ?

— Le coup a réussi ; Jean Loup est en nos mains.

Les yeux du baron lancèrent des flammes.

— Bravo, s'écria-t-il, bravo ! Ce premier succès nous promet le triomphe.

— Et nous l'aurons complet. Je vous ai dit que je guérirais votre fille de son amour.

— Ce sera difficile.

— Qui sait ? Il est certaines choses, monsieur le baron, qu'une jeune fille ne pardonne pas à celui qu'elle aime, l'infidélité, par exemple.

— Eh bien ?

— Eh bien, mon cher baron, notre ancien sauvage est en ce moment avec une sirène qui saura le faire capituler.

— Je vous le dis encore, Carini : Vous êtes le diable !

Le faux comte se mit à rire.

— Enfin, exclama le baron, enfin !

Maintenant, à nous deux, marquis de Chamarande ! ajouta-t-il avec un regard sinistre.

— La comtesse est avec votre fille ? reprit Carini.

— Non, elle est près de mon fils.

— Hein ! près de votre fils ?

— Raoul a eu une attaque de nerfs extrêmement violente ; pour le calmer, j'ai dû avoir recours à l'un de vos flacons.

— Le narcotique, au moins ?

— Oui. Je l'ai endormi ; comme cela je suis tranquille, car l'enragé se serait mis en travers de nos projets.

— Très-bien. Mais expliquez-moi, je vous prie, pourquoi la comtesse est près de votre fils.

Le baron allait répondre quand un coup de cloche annonça un visiteur. De Simaise se mit à la fenêtre et vit deux hommes qui traversaient la cour, marchant à quelques pas de distance l'un de l'autre. Le premier était son ancien ami, Pedro Castora ; l'autre un de ses nouveaux compagnons de plaisir, le vicomte de Lubessy.

— Mon cher comte, dit-il en se retournant vers Carini, je crois que les choses vont aller plus vite encore que nous le supposions.

— Qui vous le fait croire ?

— Pedro Castora, qui ne peut venir me trouver qu'en parlementaire.

— Et l'autre jeune homme ? demanda Carini, qui avait aussi regardé par la fenêtre.

— C'est le mari que je destine à Henriette.

— Déjà ?

— Oui, déjà.

— Je vous laisse recevoir ces messieurs ; mais il faut que j'entende.

— Voici une clef de ma chambre ; entrez par cette porte... Vite, vite, les voici !

Carini se hâta de disparaître.

Le valet de chambre entra dans le cabinet.

— Deux visites, monsieur le baron, dit-il en présentant deux cartes.

— Faites entrer ces messieurs, répondit de Simaise.

Pedro Castora entra le premier, très grave.

Le vicomte, lui, était radieux.

— Soyez les bienvenus, mesieurs, dit le baron en affectant des allures dégagées.

Et avec son audace habituelle il tendit les mains aux arrivants.